

° Poursuivant mon travail de « lectures commentées » consacré aux auteurs (ou autrices) oublié(e)s, j'en viens (après **Thyde Monnier, Joseph Delteil, Violette Leduc, René Fallet** et **Christiane Rochefort**), à la poétesse **Lucienne Desnoues**.

Ainsi que je le précise au début de chaque séance, j'ai souvent été chagriné d'entendre certains conférenciers lire des extraits d'auteurs en les mêlant (de manière que je trouvais un tantinet irrespectueuse) à leurs propres commentaires. J'ai donc pris le parti d'user d'une pratique de « lecture sportive », qui permet de savoir à tout moment qui parle : lorsque je m'exprime en mon nom propre, je demeure assis (°), lorsque je lis l'auteur (à tout Seigneur, tout honneur !), je me lève (*).

Mais, avant de débiter, je tiens à dédier cette lecture commentée à ma chère amie **Pascaline Virot**, qui m'a permis de réaliser ce travail en me prêtant pendant plusieurs mois tous ses recueils de la poétesse (dont certains dédiés ou truffés de lettres manuscrites de l'auteure). Je la remercie pour sa belle confiance. Je veux remercier aussi l'ami **André Lombard**, un puits de connaissances et d'informations pour tout ce qui a trait au peintre Serge Fiorio, mais aussi à Lucien Jacques et à Lucienne Desnoues, les « Trois de Montjustin ».

Lucienne Desnoues, la poétesse de Montjustin

(Le Trait, dimanche 7 décembre 25
UP Forcalquier, mardi 16 décembre 25 ;
L'école buissonnière, Montjustin, ??)

* « Bien des essors poétiques se prennent de nos jours sur le tarmac de l'intellect. Il arrive qu'un mot, dans un recueil, occupe seul, tout seul, le ciel d'une page. Un ciel où notre plus prodigieux véhicule, le langage, a mieux ou plus généreux à faire entre l'humanité souffrante, jubilante, monstrueuse, sublime, amoureuse, promise à la mort, appelante, et le terrible mutisme d'au-dessus, que d'ésotériques voltiges. Si les plumes de Pégase se dispersent aux rafales des turboréacteurs, je tiens à demeurer dans la lignée des poètes qui, pour travailler à rencontrer, sustenter et enchanter les âmes, eurent comme outil la rémige de l'oie. Au siècle de l'ordinateur, la menace plane-t-elle sur les mots d'être remplacés par les nombres ? Mon Val-d'Oise natal s'appelle à présent 95. Je suis la payse de Roissy, puisque du même département. Contre les abstractions, les démesures, les soudainetés de l'époque, je me carre comme l'églisette auprès de l'aéroport, sur mes fondations, sous ma charpente, dans mes liturgies prosodiques, pour tenter de sauvegarder "le planement muet de l'or intérieur" ([comme l'écrit le poète] O.V. de L. Milosz). [...] Mais n'est-ce pas une façon d'être de son temps que de le regarder, ce temps, droit dans les yeux en enfreignant ses impératifs ? Et de célébrer, selon des recettes ancestrales, le silence, la lenteur, les eaux pures, les altitudes de l'amour et des vertus humaines, la saveur des us et des coutumes... ? ¹ »

1. Lucienne Desnoues, *Anthologie personnelle*, poésie, Actes Sud, 1998, p. 10 et 11.

◦ « **Payse de Roissy** » (comme elle le dit), **Lucienne Dietsch** l'est puisqu'elle est née, sous ce patronyme, le 16 mars 1921, à Saint-Gratien (alors Seine-et-Oise, aujourd'hui Val-d'Oise), tout près du Lac d'Enghien, à moins de 30 km de l'aéroport de Roissy-en-France.

Son amour pour la poésie lui vient de cette enfance francilienne, des vieilles chansons françaises que lui chantait sa mère, des poèmes appris à l'école et, un peu plus tard, de plusieurs « coups de foudre éblouissants » : Rimbaud et Giono. Sans oublier la grande Colette (mais on y reviendra).

De cette enfance rurale, Lucienne tirera nombre de poèmes, dont « Le charronnage », consacré à son grand-oncle, un long poème dont j'extrais quelques strophes :

* « **Mon grand-oncle était charron
Dans un bourg de Seine-et-Oise.
Chantier encombré de troncs,
De chars perclus sous l'armoise,
Jamais ne te reverrons.**

**Le charronnage se meurt,
On fait taire les enclumes,
Mais s'allume au creux du cœur
Pour de hauts travaux posthumes
Une forge de ferveur.**

**En aurai-je assez brassé
De sommeillantes sciures,
Poudre de puissants passés,
Siècles d'ombre et de verdure
Sous un établi tassés !**

**En aurai-je assez prisé
De la farine d'érable,
Du cœur de chêne égrisé,
Des aubiers volant en sable
Sous la scie au dur baiser !**

**Ô végétaux de sang bleu,
Descendance des charmilles,
Ormes tournés en moyeux
Dans le fond de ma famille
Châtaigniers de Villepreux,**

**Mes gris pachydermes morts,
Mes buffles bossus de loupes,
J'ai tant parcouru vos corps,
j'ai tant chevauché vos croupes
Vers des îles-au-trésor,**

J'ai tant humé vos ferments

Qu'il m'en est passé dans l'âme.
J'ai vos sèves dans le sang
Et pouvoir de prendre flamme
Comme un peuplier prend vent.

Flambez, forge de ferveur,
Grondez, mes soufflets lyriques,
Que perdure au creux du cœur
Par la force des musiques,
Un grand métier qui se meurt. ² »

° Ce charron Desnoues, Alain-Fournier l'évoquait déjà dans *Le Grand Meaulnes* et, pour Lucienne, cet « arbre de famille » venu du peuple est une telle fierté qu'elle empruntera au vieux forgeron son nom, en signant tous ses recueils « Lucienne Desnoues ». Écoutons le passage du *Grand Meaulnes* :

* « Généralement, à l'heure du dîner, nous nous retrouvions tout près du cours, chez Desnoues, le charron, qui était aussi maréchal. Sa boutique était une ancienne auberge, avec de grands portes à deux battants, qu'on laissait ouvertes. De la rue, on entendait grincer le soufflet de la forge et l'on apercevait à la lueur du brasier, dans ce lieu obscur et tintant, parfois des gens de campagne qui avaient arrêté leur voiture pour causer un instant, parfois un écolier comme nous, adossé à une porte, qui regardait sans rien dire ³. »

° Encore deux poèmes venus de l'enfance de Lucienne : d'abord « Les devoirs » (tiré du recueil *Les Ors*, que Seghers publia en 1966) :

* « L'enfant qui fait ses devoirs
Aime la table concrète
Où le légume s'apprête
Pour les soupières du soir.
Repoussant la cressonnette,
Le cerfeuil et le pois vert,
Aux secrets de l'univers
Son coude fait place nette.

Tous les feux des Temps convergent
Vers ce chantier si menu
Qu'éclaire aussi l'oignon nu
Ou l'opale de l'asperge.
Archimède, Valéry,
Quel beau plan d'atterrissage
Que ce coin de nappe sage
Ombragé de céleri !

2. Lucienne Desnoues, *Anthologie personnelle*, poésie, Actes Sud, 1998, p. 17-18.

3. Alain-Fournier, *Le Grand Meaulnes*, Émile-Paul Frères, 1913, Le Livre de Poche, p. 15, cité par Jean-Luc Pouliquen in "En hommage à Lucienne Desnoues", article paru in *Chroniques de Haute-Provence* (revue de la Société scientifique et littéraire des Alpes de Haute-Provence), n° 353, Digne, 2004, p. 164 (merci à André Lombard).

**Un théorème superbe
Extrait d'insondables nuits
Moins terriblement reluit
Sous le frais des fines-herbes.
Et si l'enfant s'évertue,
Pris de frayeur, ô Pascal,
Un réconfort amical
Lui vient des bonnes laitues. ⁴ »**

◦ Et puis les deux premières strophes de « La cerise de Montmorency » :

*** « La cerise courte-queue
Qui s'allume autour de Paris
Fait jubiler mes banlieues
Dans ce chaud printemps défleuri.
Salut guignes et griottes,
Mes feux aigus de la Saint-Jean,
Tisons, braises, lumerottes,
Beaux petits fruits intelligents !**

**D'aucuns disent : “Je descends
Des Rois, des Croisés, de Saint-Pierre.”
Moi je porte dans mon sang
Toute une gloire cerisière.
Ils disent : “Je suis Ceci
Par le Lys, l'épée ou l'église.”
Moi, je suis Montmorency,
Montmorency, par la cerise. ⁵ ».**

◦ Ainsi qu'on le comprend, son village natal était, à cette époque, un bourg de maraîchers et d'artisans et elle se dit fière aussi de ce profond et solide ancrage terrien. Cette proximité de la nature, des fruits, des légumes, des plantes (sauvages ou cultivées) lui inspirera quantité de poèmes, tels ceux des recueils *Jardin délivré* (1947), *Le Compotier* (1982)... ou cet extrait de « Le premier festin » (poème du recueil *La fraîche*, en 1958) :

*** « Que mettrons-nous sur la table
Pour le tout premier festin ?
Le bolet farci, le râble
Et la fraise au Chambertin ?**

**Non, l'olive nue et pure
Et nus et crus les oignons,**

4. Lucienne Desnoues, *Les Ors*, Seghers, 1966, repris in *Magicienne poésie*, Service du développement culturel de la Communauté de communes Luberon, Durance, Verdon, Manosque, 1997, p. 10-11.

5. Lucienne Desnoues, *La fraîche*, Gallimard, Jeune poésie nrf, 1958, p. 41, repris in *Magicienne poésie*, op. cit., p. 24.

Le fromage sans parure, L'eau de source et le quignon ⁶ ».

° Le philosophe Gaston Bachelard en témoigne, dans une lettre qu'il lui écrit en 1953 :

* « **Je n'oublierai pas vos poèmes, vos "Racines", vos arbres car les ormes, les hêtres, les bouleaux et les saules sont pour moi encore vivants dans une forêt des souvenirs. Vos ormaies, vos ormillles m'appellent aux promenades du passé. Et il me plaît que vous ayez la nostalgie de la Seine-et-Oise, tandis que je souffre du mal incurable d'une Champagne où je ne vivrai plus. Il y a aussi dans "Charronnage" je ne sais quel écho d'enclume et des bruits [...] qui réveillent en moi des souvenirs endormis. Quel bienfait nous apporte le poète en nous rendant à nous-même, en nous rendant la conscience de nos Racines. Mais il y faut pour cela une simplicité qui n'est plus de mode. Finalement c'est si nouveau la sincérité poétique ! ⁷ »**

° Ce recueil, intitulé *Racines* (qui obtint le Prix Renée Vivien), évoqué ici par Bachelard, est le second publié par Lucienne, en 1952, après *Jardin délivré* (1947), qui lui valut le Prix Fénéon. Cette poésie « drue et familière » lui apporte de nombreuses admirations, telle celle du poète Charles Galtier :

* « **On s'étonne et l'on s'émerveille que cette évocation de choses simples, avec des mots si simples eux-mêmes, puisse receler tant de magie ⁸ ».**

° Ce premier recueil, *Jardin délivré*, avait été préfacé par le poète Charles Vildrac. Ce dernier avait créé, en 1906, avec Georges Duhamel et quelques autres, le groupe de l'Abbaye, à Créteil, une communauté littéraire et artistique utopique ⁹... C'est ce même Vildrac qui avait, dans le milieu des années 1920, à Grasse, poussé Lucien Jacques (qui était déjà créateur de bijoux, tisserand, sculpteur et, même, danseur — il avait travaillé avec Isadora Duncan) à se mettre à l'aquarelle. Et c'est à lui encore que sont transmis les premiers vers de la jeune poétesse, qui avait commencé à écrire déjà à 17 ans (donc dès 1938 — elle est alors secrétaire d'un avocat parisien, chez lequel elle travaillera pendant toute l'Occupation). Elle se souvient de cette période dans le poème « Souterrains » :

* « **C'était sous la bise nazie,
Dans le métro du Grand Paris,
La jeune fille au teint fleuri
Que poursuivait la Poésie.**

**Un profond passé renaît,
Claquent les loquets des portes,**

6. Lucienne Desnoues, *La fraîche*, Gallimard, Jeune poésie nrf, 1958, p. 24).

7. Gaston Bachelard, lettre à Lucienne Desnoues, le 15 février 1953, citée par Jean-Luc Pouliquen in *En hommage à Lucienne Desnoues, op. cit.* (p. 162).

8. Cité par Jean-Luc Pouliquen in *En hommage à Lucienne Desnoues, op. cit.* (p. 163).

9. Voir : https://fr.wikipedia.org/wiki/Abbaye_de_Cr%C3%A9teil

Et la vitesse t'emporte.
"Dubo, Dubon, Dubonnet..."
Nul ne voyait que tournait
Un essaim de mots en flammes
Autour du visage frais :
Dieu que ne suis-je à l'ombre des forêts !...
Je passe un équateur de l'âme...
Beaux grands vers que l'on se clame
Dans les dédales de l'âme.

[...] *Travaille, vieux soleil, pour le pain et le vin...*
Un rayon de Verlaine éclairait des javelles
Entre Montparnasse et Vavin
Ou Concorde et Bonne-Nouvelle.
Par les couloirs retentissaient
Le bruit des bottes implacables
Mais un long poème français
En douce, y mêlait ses vocables.
J'ai vu l'orvet glisser dans la douceur du soir...
Défense de fumer. Défense de s'asseoir.
Défense d'espérer. Défense d'être nées,
Rachel, Sarah, défense de finir l'année.
Tout le plaisir des jours est dans leurs matinées...

Oh, s'il advenait qu'un tel vers
Où l'ivresse d'être s'étire
Croisât, cousue à des revers,
L'étoile jaune du martyr,
Sur ton goût du bonheur une honte venait.
Et "Dubo, Dubon, Dubonnet"
Se relançait l'absurde ritournelle
Puis s'effaçait sous des musiques éternelles.
Les fleuves m'ont laissé descendre où je voulais...
Je connais bien mouches en lait...
Prendre vers Clignancourt. Changer au Châtelet.

L'espoir lui comme un brin de paille dans l'étable...
Le laisserez là, le pauvre Villon ? ...
Au-delà de ce portillon
Les billets ne sont plus valables.

Et l'avenir t'emporterait,
Voyageuse amoureuse et lisse,
Vers bien des stations délices
Et quelques terribles arrêts. ¹⁰ »

10. Lucienne Desnoues, *Anthologie personnelle*, poésie, Actes Sud, 1998, p. 25-26.

◦ Dans la préface du recueil de poèmes de Lucien Jacques, *Tombeau d'un berger* (illustré par le peintre Luc Gerbier et coédité en 1999 par Alpes de lumière et le Centre Giono de Manosque), elle témoigne de sa rencontre [après août 1944] avec Lucien Jacques, qu'elle a :

* « [...] connu toute jeune, peu après la libération de Paris, chez notre ami le grand écrivain Charles Vildrac, grand-père de l'illustrateur de la présente édition. À Vildrac, je devais déjà la flamboyante révélation des œuvres de Giono ; il m'avait vanté souvent le "découvreur" de celui-ci, et le portrait qu'il me faisait de Lucien Jacques retenu au sud par la guerre, se subodorait de mon admiration pour *Colline* et *Regain*. Lors de notre rencontre, je ne fus pas déçue, oh non !, et je ne me doutais pas que la grâce profonde, la générosité de cet aîné fraternel, monté des Basses-Alpes dans sa cape de berger, allait rayonner sur tout mon avenir. [...] "Lucien Jacques est un enchanteur !" [...] il avait touché notre vie d'une réelle baguette magique en nous demandant avec malice, au cours d'un repas [plus tard, vers 1950] : "Ça vous plairait d'avoir comme moi une maison en Provence ? — Ah, bien sûr ! — Vous l'avez !" Et il lançait devant notre couple sa paume ouverte, plateau royal, sur lequel il nous faisait don, sise à Montjustin, d'une grange-écurie-porcherie appelée à devenir, baptisée par lui *La Pégasière*, une fruste et merveilleuse maison de vacances que nos âmes d'habitants de Bruxelles occuperaient insoupçonnablement dix ou onze mois de l'année, dans une attente quasi mystique de l'été. ¹¹ »

◦ Ce nom de « Pégasière » vient d'une peinture que Lucien avait réalisée sur le mur extérieur de cette grange et représentant, vous vous en doutez, un cheval ailé ¹². À propos de cette petite bastide, elle écrit ce poème, « La Rebelle », qui ouvre la partie « Pierres sèches » (partie dédiée précisément à Lucien Jacques) du recueil *La Fraîche* (Gallimard, 1958) :

* « **Ma bâtisse, ma bastide
Sans office bien certain,
Fille du roc et du thym
Et comme eux sèche et solide,**

**Un peu gîte à braconniers,
Un peu refuge à fourrage,
Toi qui sais le poids sauvage
Des amants et des gibiers,**

**Si je te livre au maçon
Pour qu'il palpe tes solives,
T'affermisse, te ravive**

11. Lucien Jacques, *Tombeau d'un berger*, 32 poèmes pour célébrer le berger Justin Nègre, avec 12 aquarelles de Luc Gerbier et une préface de Lucienne Desnoues, Centre Giono, Manosque / Alpes de lumière, Mane, 1999, p. 5-6.

12. Voir photos in *Montjustin*, n° 22 du *Bulletin de l'Association des Amis de Lucien Jacques*, Gréoux-les-Bains, 2025, p. 25 et 26.

Et puis te sacre maison,

Quand t'emplira jusqu'aux tuiles
Un parfum de bon aloi,
Quand tu goûteras le poids
Des gros meubles immobiles,

Ah ! Ne va pas oublier
Les songes des pailles chaudes,
Le cri de l'amour en fraude
Ni le pas du braconnier. ¹³ »

◦ Et, quand Lucien Jacques succombera à son cancer, en 1961, elle écrira cet autre poème, publié par l'imprimeur manosquin Antoine Rico :

* « La mort du peintre
La palette à peine avertie
Sera déjà sèche à midi
Et demain les pinceaux roidis
Iront finir dans les orties.

Chantez moins haut, belles collines,
Chantez moins clair et moins certain.
Par le monde il est ce matin
Mille aquarelles orphelines.

Vous qui en fûtes les modèles
Avec vos galops d'amandiers
J'aimerais que vous retardiez
L'instant fatal d'être infidèles,

L'instant d'oublier, vertes mousses,
Les fins sabots du chevalet
Et cet œil cligné qui voulait
Saisir vos allusions douces. ¹⁴ »

◦ Et, plus tard, elle lui consacra encore celui-ci :

* « *In memoriam* Lucien Jacques

Mes chers minéraux, coteaux d'amour tendre,
Rocs montrant les dents,
Mon ami défunt m'incite à vous rendre
Un hommage ardent.
Mon ami vivant m'ouvrit grand les portes
Du beau pays sec
où trois mois durant la cigale forte

13. Lucienne Desnoues, *La fraîche*, Gallimard, Jeune poésie nrf, 1958, p. 17.

14. Lucienne Desnoues, poème à la mémoire de Lucien Jacques publié in *Bulletin de l'Association des Amis de Lucien Jacques*, Gréoux-les-Bains, n° 1, novembre 2004, p. 23.

Gratte ses rebecs.
 Par les raidillons blancs de canicule
 Qu'il aima si fort,
 Je vais mesurer les travaux d'Hercule
 Qu'accomplit la mort.
 Le chaud cétacé survit au martyr
 D'océans entiers,
 Le menu fragment dit les grands empires
 Passés au mortier.
 Ruches d'oraisons que le Ciel fit taire
 Grossièrement
 Se sont effondrés les beaux monastères,
 Les clochers romans.
 [...]

Mes cailloux écrits, mes bouts de statues,
 Mes tessons latins,
 Vous qu'il installait dans sa maisonnée
 Comme des vivants,
 Mes pierres d'amour toutes condamnées
 Aux enfers du vent,
 Ah, plus que jamais mon pas vous révère,
 Vous flattent mes mains,
 Si, comme je crains, mon ami, mon frère,
 Si comme je crains
 Son accueil, sa voix, son regard uniques
 Et délicieux,
 Ses vertes façons de faire la nique
 Aux rigueurs des cieux,
 Ses péchés d'enfant, ses grandeurs d'apôtre,
 Réduits à zéro,
 Mon ami défunt n'est plus que des vôtres,
 Mes chers minéraux. ¹⁵ »

◦ C'est dans cette grange-écurie-porcherie, cadeau de Lucien transformé en petite maison de vacances, que le couple s'installera, au tout début des années 1980, après le départ à la retraite du mari de Lucienne (nous y reviendrons). On l'a déjà compris : Lucienne **Dietsch**, devenue Lucienne **Desnoues** par son choix de pseudonyme poétique, était devenue Lucienne **Mogin** par son mariage avec le poète belge Jean Mogin, fils du poète bruxellois Norge (= Georges Mogin, 1898-1990) ¹⁶. Le professeur belge Daniel Laroche raconte leur rencontre :

* « **Maurice Carême confie un exemplaire du *Jardin délivré* au jeune poète Jean Mogin, fils de Norge et journaliste [...], qui s'enthousiasme aussitôt : "Si elle est libre et veut bien de moi, je l'épouse !", déclare-t-il en lui adressant son propre recueil *La vigne amère*. Ils ont le même âge, la même sensibilité**

15. Lucienne Desnoues, *Anthologie personnelle*, poésie, Actes Sud, 1998, p. 84-85.

16. Voir : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Norge_\(po%C3%A8te\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Norge_(po%C3%A8te))

poétique, la même allergie aux querelles parentales, le même charme naturel : le coup de foudre était fatal. ¹⁷ »

° Lucienne épouse donc Jean en 1947 et, quittant définitivement Paris, va le rejoindre à Bruxelles. Journaliste, il est aussi poète et écrit des pièces de théâtre. Après des études d'archéologie et d'histoire de l'art à l'Université libre de Bruxelles, il entre en 1944 à l'INR (Institut national belge de Radiodiffusion), dont il deviendra en 1959 le directeur littéraire et dramatique et finira sa carrière comme directeur général de la radio à la RTBF (Radio-Télévision belge francophone). Naîtront d'abord Isabelle vers 1949-50 (je ne suis pas parvenu à trouver la date exacte), puis Sylvie, en août 1955. Ses filles, elle les évoque dans son poème « L'arbre de famille » dont voici la dernière strophe :

*** « Pourtant, voici mon ramillon
Qui s'allonge et qui s'écarquille.
Voici, sortant comme une jonquille
Des grands hivers à la Villon,
Ma branche à fleurs, ma branche à filles.** ¹⁸ »

° Opérons un petit retour à la bibliographie de Lucienne, avant de revenir ensuite vers Montjustin : après *La Fraîche* (1958, déjà évoqué), ce seront *Les Ors*, chez Seghers, en 1966, puis *La Plume d'oie* (à Bruxelles, en 1971) — 2 recueils que je n'ai hélas pas eu entre les mains. En 1978, elle publie un ouvrage de commande au Mercure de France, très différent du reste de son œuvre : *Toute la pomme de terre*, gros livre de 300 pages, très éclectique et richement illustré, où l'on trouve, en effet, tout sur la pomme de terre : ses origines botaniques, son histoire, « ses difficultés et ses mille façons d'être » :

*** « N'avez-vous jamais oublié, pendant plusieurs semaines, des pommes de terre au fond d'un seau, en été ? Moi, oui. Et j'ai retrouvé mon ustensile occupé par un psychodrame, une bataille de gorgones, un monstre escaladeur, un polypier chevelu, violacé, ganglionnaire, exhalant un relent de corruption et d'alcool. Et là-dessous, mes patates pustuleuses, efflanquées, ridées, gâtées, gâteuses. [...] Chaque tubercule est un être vivant qui subit des modifications internes, respire, transpire, aspire à se perpétuer et vieillit. [...] ¹⁹ »**

° Dans cet ouvrage totalitaire, Lucienne explore les mérites culinaires de la pomme de terre, ses différentes variétés, les différentes façons de l'éplucher, de la cuire :

*** « Le mouvement de spirale entrepris par le couteau autour du tubercule évoque le déroulement du reptile, la giration des mondes, le destin qui se débobine. Parfois, nous accompagnions d'un vœu le périple de notre lame, effrayées lorsqu'une maladresse [...] coupait l'aventure avant terme. ²⁰ »**

17. Daniel Laroche : « Lucienne Desnoues : la passion de transmettre », *Le Carnet et les Instants* (Le blog des Lettres belges francophones), n° 214 (2023) : <https://le-carnet-et-les-instants.net/luciennes-desnoues/> (communiqué par l'ami André Lombard, que je remercie).

18. Lucienne Desnoues, *Anthologie personnelle*, poésie, Actes Sud, 1998, p. 96. Merci à André Lombard pour la date de naissance de Sylvie Mogin (courriel du 16/11/25).

19. Lucienne Desnoues, *Tout sur la pomme de terre*, Mercure de France, 1978, p. 100).

20. Lucienne Desnoues, *Tout sur la pomme de terre*, Mercure de France, 1978, p. 113).

° On y trouve aussi un grand nombre de recettes, bien sûr (c'est d'ailleurs dans son placard à livres de cuisine que Pascaline l'a retrouvé après coup, voilà 3 jours), mais aussi des proverbes et dictons, des citations littéraires, des chansons, des comptines, des jeux et des fêtes inspirés par ce légume, et (pomme de terre sur le gâteau !) tout le long du livre, dans les marges, des dizaines et dizaines d'anagrammes de sa composition à partir de la simple expression « une pomme de terre » (qui devient donc, tour à tour :

* « **emmerder un poète** », « **t'emmener de pérou** », « **terme peu moderne** », « **être rond, même peu** », « **tendre pour mémée** », etc., etc. ²¹).

° Mais, revenons, comme je vous l'ai promis, à Montjustin, où, hélas, Lucienne et son mari n'auront pu vivre ensemble en résidents permanents que quelques brèves années, car un cancer aura raison de Jean en 1986. Bien que décédé à Bruxelles — où il avait vainement tenté de se faire opérer —, il est enterré dans le plus beau (et peut-être le plus petit) cimetière du monde : celui de Montjustin, non loin de la tombe de Lucien Jacques. Elle l'y retrouvera 18 ans plus tard, en 2004, avant que leur ami commun, le peintre Serge Fiorio, ne les rejoigne tous en 2011.

Ce deuil sera très dur pour Lucienne, qui va rester plusieurs années sans pouvoir écrire et quand elle retrouve la plume, c'est pour évoquer cet amour définitivement perdu :

* « **Ne pouvant l'éclairer, qu'un poème décore
D'un peu d'or le noir absolu,
Le gouffre entre l'instant où tu étais encore
Et l'instant où tu n'es plus.**

**Une seconde à peine, et tous les jours sombrèrent.
Stupeur de surnager, ciel vide et vent debout.
Mes plus nobles outils cherchent à me distraire,
Mes plumes d'oie et de hibou.**

**Nos vieux amis les mots, ma sorcière complice,
La rime, avec douceur s'offrent pour me droguer,
Me proposent nos jeux coutumiers les plus gais,
Leurs herbes contre les supplices.**

**D'hilares calembours m'entourent de partout,
L'anagramme en essais m'escorte, me survole,
Stupeur de susciter ces invites frivoles
Quand tu es, toi, chassé de tout.**

**Stupeur cendreuses après tant de rouges alarmes.
J'ai cru que plus jamais rien ne reverdirait.
Stupeur de n'être pas tombée au fond des larmes.
Un château d'eau blindé se tait sous ma forêt.**

21. Lucienne Desnoues, *Tout sur la pomme de terre*, Mercure de France, 1978, p. 6, 30, 50, 151, 153).

[...] **Formule affreuse, affreux tournis,
Horreur ces mots, pour moi, qui sonnent
Sur un coffre en sapin verni
Dans les dortoirs de l'infini
Où tout le jazz en feu n'éveillerait personne.**

[...] **D'un lit tête-bêche avec une tombe
J'écoute confluier l'eau qui rosit
Et la rivière Poésie. ²² »**

° Ce long poème (dont je ne vous ai lu que des extraits), écrit à Montjustin en 1988-89, fut publié en 1990 par le bibliographe, libraire, écrivain et éditeur Gérard Oberlé (installé dans le Nivernais), dans un recueil intitulé *Dans l'éclair d'une truite*. Le même éditeur, devenu un ami pour elle, a publié plusieurs autres de ses ouvrages :

- *Quatrains pour crier avec les hiboux*, 1984 ;
- *L'Herbier naïf*, 1993 ;
- *Un obscur paradis*, 1998.

De ce dernier recueil, je vous propose quelques poèmes :

* « **La guerre des sexes**

**Le jars : "Plume d'oie est de grand renom
Et pourquoi plume de jars non ?
C'est incroyable, c'est infâme,
On ne parle que de ma femme,
Depuis toujours j'en suis marri."**

**La hase : "On ne connaît que mon mari.
Qu'une hase paraisse à table
On dit : ce lièvre est délectable !"**

**Pâté de sanglier par-là,
Rôti de porc par-ci. La laie,
La truie, en rage, se relaient :
"Et nous, et nous, dans tous ces plats ?"**

**On s'entrénervé, on s'entregratte...
C'est ainsi qu'à cause des mots
Se forment des clans animaux
Féministes ou phallocrates. ²³ »**

« **Une cochonnette**

**Une truie aux yeux bleus, sous les chênes d'Armor,
Sur l'époux idéal rêvait de tomber pile.
Elle en essaya cent. Puis en essaya mille.**

22. Lucienne Desnoues, *Anthologie personnelle*, poésie, Actes Sud, 1998, p. 68-69, 72, 81.

23. Lucienne Desnoues, *Un obscur paradis*, Gérard Oberlé, 1998, p. 21.

Jamais la pauvre, hélas, ne parvint à bon porc. ²⁴ »

« **Hospitalité**

L'oursin fossile que je mets
À l'honneur dans ma belle salle,
Sur sa mémoire colossale
Reste verrouillé pour jamais.

Idem nous hébergeons céans
Une vénérable assemblée
D'ammonites cent fois bouclées
Sur l'écho d'anciens océans.

Qu'ai-je besoin de caresser,
D'installer dans ma vie humaine
Les biscornus, les phénomènes
Du Cambrien, du Crétacé ?

Animaux archi-révolus,
Entrez, restez, soyez des nôtres.
Présentons-nous les uns aux autres,
Le Temps ne s'y retrouve plus.

J'aime lui brouiller les idées,
À ce temps dur, aveugle et sourd,
Et dédier un peu d'amour
Aux belles ères trucidées. ²⁵ »

◦ Et puis voici un poème-conte de Noël (je préfère vous lire celui-ci plutôt qu'un de ses contes en prose qu'elle avait réunis dans le recueil *L'orgue sauvage et autres contes de Noël*, chez l'éditeur bruxellois Jacques Antoine, en 1980, mais qui seraient trop longs à lire ici) :

* « **Noël de la Licorne**

Turlututu
Chapeau pointu.
Cette naïve formulette,
Qui de siècle en siècle volète
Par la voix des petits Français,
Nous la devons au Jésus de la crèche.
Jamais curé n'en parle quand il prêche,
Mais moi, poète, je le sais.

Lorsque dans l'étable sacrée,
Aux bergers qui priaient, au troupeau qui bêlait,

24. Lucienne Desnoues, *Un obscur paradis*, Gérard Oberlé, 1998, p. 68.

25. Lucienne Desnoues, *Un obscur paradis*, Gérard Oberlé, 1998, p. 40.

Se fut joint le moinde animal au grand complet
— Même le loup, même l'hyène au regard laid —,
Une licorne fit — ô stupeur ! — son entrée.

L'âne n'osa pousser qu'un très chétif hi-han.
Le bœuf, les chérubins, soudain glacés, se turent.
Seule Marie eut un sourire confiant
Vers le rostre d'ivoire assez terrifiant
Qui s'approchait de sa progéniture.
Le charpentier Joseph, empoignant son maillet,
Apostropha l'ange-portier qui sommeillait :
"Admettre ici cette créature païenne
Qui ne figura pas dans l'Arche de Noé !
Au lieu d'Alleluia, son hymne est évohé !
Tu mériterais d'aller à Cayenne
Si nous étions déjà dans l'avenir !"

La licorne essaya de tendrement hennir,
Cela fit ricaner vilainement l'hyène.
La Vierge, regardant Jésus qui s'était tu :
"Et toi, mon fils, le Roi du Ciel, que penses-tu ?"

Et le dieu né dans une étable,
Pointant son petit doigt vers le front redoutable,
S'émerveilla : " Chapeau pointu ! Turlututu !"
Le rire général fut extraordinaire.

Ah, d'un menu refrain plus léger qu'un fétu
Pouvoir désamorcer la haine et ses tonnerres ! ²⁶ »

◦ Un autre aspect de sa production est ce petit recueil récemment publié (c'était début 2022, voilà presque 4 ans, donc posthume) par les éditions du Jais, recueil réunissant douze fables fortement inspirées de notre célèbre fabuliste national, Jean de La Fontaine, mais gentiment (et avec beaucoup d'humour) détournées : *Les Fables d'Étalon Naïf* (un bel anagramme !). Je vous en propose deux :

* - « **Le Renard et le Corbeau** », page 20 ;
- « **La Fourmi et la Cigale** », p. 33.

◦ Je vous avais promis, dans mon fouillis achronologique, de vous parler un peu plus de Colette. C'est, encore une fois, l'ami découvreur Charles Vildrac qui met en rapport les deux écrivaines et l'amitié est immédiate et sincère. Lucienne dédit un sonnet à la grande Dame :

* « **Si je nomme les fruits, la grappe et sa pruine,
La rieuse groseille et le melon qui dort,
La fraise redondante et la fraise enfantine,**

26. Lucienne Desnoues, *Un obscur paradis*, Gérard Oberlé, 1998, p. 72-73.

La mère au sang nocturne et la prune au sang d'or,

**Les fruits des mois blessés, le marron, l'aveline,
La nêfle au cœur défait, ceux des mois presque morts,
La grenade aux rubis, le citron, la sanguine,
Déboulant des édens pour éblouir le nord,**

**Ce n'est pas seulement pour que mes gourmandises
Mêlent à mon esprit des arômes rosés.
Si je chante ardemment la pomme et la cerise,
C'est façon de humer, façon de soupeser,
Et, par le suc des mots, dispenser à la ronde
La saveur de ma vie aux racines profondes. ²⁷ »**

Et Colette lui écrit :

*** « Quel bonheur que vous soyez réellement, fatalement un grand poète, mon enfant !
Vos vers sont toujours beaux, ils le resteront. Chaque fois que vous pourrez m'en
envoyer quelques-uns, faites-le. Songez qu'ils jonchent mon lit que je ne quitte plus,
où je souffre très fort, et qu'ils me sont une grande joie, une fierté. ²⁸ »**

◦ J'ai évoqué aussi tout à l'heure le nom de l'écrivain manosquin et il me plaît de vous livrer le texte de la lettre que Lucienne lui adressa le 10 décembre 1954, après son élection au jury Goncourt, précisément à la suite de la grande Colette qui venait de s'éteindre au mois d'août et en avait été, jusque là, la présidente :

*** « Cher Monsieur,
L'Académie Goncourt me donne un beau prétexte pour vous faire un signe
d'admiration et d'amitié. Je vous crie donc bravo pour les lauriers, mais surtout je vous
dis profondément merci pour les œuvres qui vous les ont valu.
Je vous salue de tout mon cœur, ainsi que Madame Giono et vos filles, et ce pays
tragi-radieux dont vous êtes le poète et où nous avons notre Montjustin. ²⁹ »**

◦ Une autre de ses grandes amitiés fut la chanteuse Hélène Martin — qui fut aussi une amie de Lucien Jacques et de Jean Giono (elle a mis en musique et en chansons plusieurs de leurs poèmes). Hélène Martin a enregistré pas moins de 27 chansons tirées de poèmes de Lucienne (11 titres dans son album *Hélène Martin chante Mes amis, mes amours* en 1968, plus 16 dans la collection *Poètes & Chansons*), et elle chante, dans sa chanson *Liberté femme (Ballade des dames du temps présent)*, en 1972 :

**« Item à Lucienne Desnoues
Et je me souviens du jour où
L'ami Lucien
Nous présenta et ce fut bien**

27. Lucienne Desnoues, "Sonnet à Madame Colette", paru in *Cahier Colette*, n° 23, Société des Amis de Colette, 2001, repris in *Magicienne poésie*, Service du développement culturel de la Communauté de communes Luberon, Durance, Verdon, Manosque, 1997, p. 41.

28. Colette, lettre à Lucienne Desnoues, 12 septembre 1952, reproduite in *Magicienne poésie*, Service du développement culturel de la Communauté de communes Luberon, Durance, Verdon, Manosque, 1997, p. 43.

29. Lucienne Desnoues, lettre manuscrite à Jean Giono, depuis Bruxelles, le 10/12/1954 (communiquée par André Lombard).

**Le plus fameux etcetera
De l'amitié sans errata.** ³⁰ »

◦ Comme à l'accoutumée, quelques réflexions de l'autrice sur l'écriture en général, la poésie, en particulier et son propre rapport à l'écrit :

*** « Le langage me paraît être la plus stupéfiante création de l'homme. La poésie, c'est la fête du langage. »**

« Je suis incapable de m'attabler pour écrire un poème, de décider que je consacrerai telle heure à la poésie. Si j'essaie, je m'é gare, je me dépayse en moi-même et je me trouve désespérée au milieu d'un désert. J'ai besoin de mener de front œuvre ménagère et travail intérieur. Et j'ai besoin qu'un paysage m'encourage, m'approuve, soit mon complice et mon animal familier ³¹. »

◦ Sur le rabat de la couverture du petit recueil *La Fraîche* (Gallimard, 1958) que j'ai déjà cité, elle écrit elle-même, en guise d'explication du choix qu'elle a fait de l'exergue de Rimbaud « *Je veux bien que les saisons m'usent* » :

*** « Je veux bien que les saisons m'usent, je veux bien m'user aux saisons et je veux user les saisons. La Destinée (pour nous, quelques saisons) m'empoigne, mais je l'empoigne à mon tour. Les vertus que souhaite mon langage (vigueur, rigueur, évidence et musique), je les cherche dans mon amour charnel des mots, dans celui des êtres, des choses, des rites, de la France dont je vis éloignée, aussi dans mon hérédité : paysans et charrons usés par mille saisons françaises. ³² »**

◦ Pour terminer, je lui laisse, ainsi qu'à mon habitude, le mot de la fin. Dans la fin des années 1990, elle nous livrait ce petit texte en forme de testament :

*** « En 2021, mon petit-fils aura 26 ans, et l'ainée de mes trois petites-filles 38. Il serait beau qu'à ces ramillons de la branche Norge-Mogin-Desnoues éclosent de nouvelles fleurs ou promesses de refluoraisons poétiques. Mais que vont devenir la Planète, l'humanité, la Poésie sous ce troisième millénaire qui s'avance dans un raffut d'horreurs ? J'aimerais, si ma discrète voix peut encore s'entendre dans un petit quart de siècle, que nos descendants y perçoivent mon vertige devant la vie, mon désir de la célébrer au moyen de notre plus stupéfiante élaboration : le langage, ses musiques, ses infinies subtilités ; mon vœu que les chiffres ne supplantent pas trop gravement les lettres, que le prestige de l'intellect, les prodiges de la science, la frénétique ambition financière n'éclipsent pas les merveilles du cœur.**

30. Hélène Martin, citée in notice Wikipedia à propos de Lucienne Desnoues : https://fr.wikipedia.org/wiki/Lucienne_Desnoues.

31. Lucienne Desnoues, au cours d'une causerie aux Midis de la Poésie, 30 janvier 1962, cité in Daniel Laroche : « Lucienne Desnoues : la passion de transmettre », op. cit., et par André Lombard, *Dans le miroir des jours*, La Carde éd., p. 155.

32. Lucienne Desnoues, *La fraîche*, Gallimard, Jeune poésie nrf, 1958, rabat de 4^e de couverture.

Je souhaiterais qu'on aime dans mes vers le reflet d'un passé dont certains trésors tendent à devenir légendaires : le silence, la lenteur, les eaux pures, les forêts, l'espérance, l'exigence de l'âme, la hauteur de l'amour... Il me serait bon de savoir qu'on apercevra dans la rigueur de mon métier, dans les magies de la rime volontairement, délectablement conservée, les vertus et les joies des paysans et des artisans disparus. Et pouvoir donner à penser : "Persuadée qu'on ne puisse jamais percer le mystère d'un Créateur insondable, admirable, cruel, muet, aveugle et sourd, elle a senti que l'éternel rayonne sous le quotidien ; que le geste le plus familier appartient au mouvement universel et s'auréole de sacré. Elle aura cherché le bonheur, pas seulement pour le savourer, mais pour l'offrir, le partager. Aussi sa poésie aura-t-elle toujours lutté contre l'incommunicable." ³³ ».

Il me plaît fort, à moi, en tout cas — un peu moins d'un quart de siècle après sa disparition — de faire à nouveau entendre sa voix.

Bonus :

Petit témoignage de Michèle Ducheny (amie bruxelloise, membre, comme moi, du CA de l'AAJG) :

« C'était en 69-70, quand je préparais mon mémoire de licence sur le concept de musique dans l'œuvre de Giono, présenté en 71. J'étais à l'Université Libre de Bruxelles, avec une de ses deux filles, Isabelle Mogin, qui m'a fait rencontrer sa maman. C'est un souvenir marquant pour moi ! Les Mogin habitaient une charmante petite maison de briques peintes en rose, juste derrière la très jolie chapelle d'Uccle Stalle, dans la périphérie bruxelloise. La maison a malheureusement été démolie plus tard, remplacée par un petit immeuble. J'ai été très bien reçue par Lucienne Desnoues. [...] Elle m'a bien sûr parlé de Giono, qu'elle et son mari rencontraient de temps à autres à Manosque, mais surtout de leur voisin de Montjustin, Lucien Jacques, dont ils étaient tous les deux très proches et qui leur avait cédé une petite maison au village. J'ai pu voir de près leurs éditions de Giono, des photos, des lettres aussi et divers documents que Lucienne Desnoues me commentait avec chaleur. Je ne faisais pas de photos à l'époque et n'ai donc malheureusement aucun témoignage concret de cette rencontre mémorable... ³⁴ »

+ texte André Lombard pour la revue des Amis de La Fontaine :

https://www.persee.fr/doc/lefab_0996-6560_2018_num_29_1_1386

Avant-Propos [liminaire], in *Le Fablier. Revue des Amis de Jean de La Fontaine*, 2018, 29, p. 119 (fait partie d'un numéro thématique : *La Fontaine et la jeunesse, La Fontaine et la nature, itinérances de la Fable. Transmissions, transferts et transactions (III)*)

33. Texte publié dans *Le Carnet et les Instants* (Le blog des Lettres belges francophones), n° 100 (1997), merci à André Lombard.

34. Courriel du 26/11/25.